



SAINT-ALEXANDRE D'IBERVILLE (IMPRESSIONS DE VOYAGE)

Respectueux hommage à mon ami et sa famille

Tout le monde sait cela, parmi ceux qui ont passé par là, du moins, il n'y a rien d'attachant, de fort, de durable, comme une amitié de collège—il faudrait, malheureusement, en dire presque autant des inimitiés, car il en existe, hélas ! Un ami de collège, je parle d'un intime, d'un confident, comme la plupart des écoliers s'en font, à de très rares exceptions près, c'est un autre soi-même, c'est comme un frère à qui l'on tient par toutes les fibres de son âme, de qui l'on attend tout, auquel on ne peut rien de refuser.

C'est un ami de ce genre-là, pour moi, celui qui m'invitait l'année dernière, à l'aller voir, au sein de sa famille. Ayant eu le plaisir de sa visite, j'avais acquiescé avec bonheur à cette demande ; cependant, malgré la meilleure volonté du monde, il m'avait été impossible d'y répondre effectivement. L'année scolaire vint, après cela, et modifia sensiblement notre condition, la Providence voulut que je demeurasse écolier pendant que mon ami passait élève de l'université. Mais ce qui ne changea nullement, ce fut notre vieille amitié, notre intimité à toute épreuve ; et je restai sous le coup de ses pressantes invitations. C'est en me faisant à moi-même ces réflexions que je laissais, l'autre soir, la gare Bonaventure, en route vers Saint-Alexandre d'Iberville, pour répondre enfin aux chaleureux et obligeants appels de mon ami.

* *

Il est 4.20 hrs p.m., le train s'ébranle : nous traversons Sainte-Cunégonde, Saint-Henri, le canal Lachine, l'entrepôt de la Pointe Saint-Charles, puis le vaste couloir, tout de fer édifié, qu'on appelle le pont Victoria, et, vers 4½ hrs nous filions déjà à toute vapeur vers la ville de Saint-Jean. A 5.50 p.m., sans un seul instant d'arrêt, nous entrons en gare à Saint-Jean. Là, on nous donne dix minutes de relais, le temps de constater que nous n'apercevons de la ville que la partie la moins intéressante : à six heures, on se remet en marche. Un pont à découvert, sorte de viaduc, nous fait franchir le Richelieu, que ses amants nous disent "enchanteur," mais qui nous frappe, tout au plus, pour le peu que nous en voyons, comme une large et belle rivière. Sur l'autre rive, nous rencontrons Saint-Athanase ou Iberville, qui n'offre rien que d'ordinaire aux yeux du touriste intéressé. Deux minutes d'arrêt et l'on repart pour Saint-Alexandre, la station prochaine. Il se produit, à cette heure, dans le train même, un incident tel qu'il occasionne souvent de jolies scènes pour l'édification des voyageurs. C'est un individu qui prétend jouer au *rat de navire* et faire son bout de chemin aux frais de la compagnie, sans bourse délier. Mais le conducteur du convoi ne l'entend pas de la même oreille, du tout : Vous paierez, mon gaillard, ou bien l'on va vous déposer sur le bord de la voie. Il s'ensuit une explication assez vive, l'un veut, l'autre point, le *tramp* cherche à ergoter, les chars doivent circuler, avance-t-il pour l'avantage du public, le conducteur plaide "à l'avantage payant" ; finalement, celui-ci réussit à en avoir raison au moment où le train va *stopper* à une bicoque qui se trouve près d'une jonction, et, un peu de gré, beaucoup de force, le voyageur à bon marché, maugréant fort contre son hôte moins que galant, est relégué en cet endroit.

Tout cela s'est passé *en anglais*, pardon de vous le traduire comme une variété d'occasion. Vers 6¼ hrs le sifflet de la locomotive annonce que nous arrivons à Saint-Alexandre et, quelques minutes plus tard seulement, le train repartait à toute vitesse, nous laissant là, sur le débarcadère, quatre voyageurs frais débarrassés.

* *

Voici un brave homme, figure franche et ou-

verte, vrai type d'honnête campagnard Canadien : je m'adresse d'abord à lui, pour parler de la pluie et du beau temps, de l'apparence des récoltes dans la paroisse, de mon ami et de sa famille où je m'rends, etc. Je n'ai qu'à m'en féliciter et à le remercier, si par hasard, il me lisait. Une aussi bonne rencontre, au début, me fait bien augurer de mon séjour à Saint-Alexandre. Nous montons ensuite dans la voiture du postillon pour faire les quelques arpents qui nous séparent du village. Chemin faisant, nous pouvons admirer, des deux côtés de la route, de magnifiques récoltes de foin, encore sur pied ou bien coupé déjà, le tout sur des terrains de la plus belle apparence. Les autres céréales, encore vertes, n'en sont pas moins de la plus riche venue, et tout nous dit que les bons cultivateurs de Saint-Alexandre—car je les ai tous rencontrés, le dimanche d'ensuite, à l'église du village—ont lieu d'attendre encore, de leurs fertiles terres, une abondante moisson pour l'automne prochain. Malgré la pluie qui a sévi hier, j'étais devoir féliciter l'automédon sur l'excellent état du chemin par lequel il nous conduit. Il me répond en disant que c'est un des privilèges de Saint-Alexandre que d'avoir de bons chemins, comme celui-là, à cœur d'année. Ce n'est pas un petit, dis-je, c'est moi qui puis vous l'assurer : nous sommes si mal partagés sous ce rapport, dans le bout de pays où je vis. En devisant de la sorte, nous avons atteint le village. Il m'apparaît comme une longue et fraîche allée, plantée d'arbres, et garnie, des deux bords, de coquettes maisons en bois, mais de maisons en briques, surtout, presque toutes pourvues de cette patriarcale commodité que j'estime toujours beaucoup, tant à la ville qu'à la campagne, une longue et large galerie construite en veranda. De prime abord, Saint-Alexandre m'a des plus favorablement impressionné, et j'ai pu me convaincre, après coup, en l'examinant à loisir, que ce n'était pas du tout une fausse impression.

Avec sa grande rue, noyée dans l'ombre en noir au milieu d'un bosquet, son église à l'extérieur vieux style, mais à l'intérieur bien gai et bien édifiant, très riche et très propre, avec la noble et vaste construction qui lui sert de couvent et ce joli parterre précédant la façade, dans lequel se dressent de blanches statues, au milieu des fleurs et de la verdure, avec ses nombreuses demeures respirant une paisible aisance, où vivent, sans ambition, de riches particuliers, et j'ajoute, pour moi, avec cette famille d'élite celle de mon ami, dont j'ai tant à me féliciter, Saint-Alexandre vaut, cent fois, la peine qu'on s'y transporte. C'est là, à mon avis et pour moi, bien plus que tous les autres, un de ces bénis endroits où l'on voudrait toujours arriver et n'en plus repartir.

Mais, comme j'étais là, l'humble cloche du vieux clocher bruni a tinté, lentement ce glas si larmoyant lorsqu'il flotte au-dessus des campagnes : une jeune fille venait de mourir dans la fleur de ses dix-neuf ans. Autre spectacle typique dont Saint-Alexandre m'a payé le charme : un enterrement à la campagne. La morte était du village même : point ne fut besoin de chariot, quatre gars vigoureux, vêtus de noir, enlevèrent au bout du bras le cercueil bien peulourd de la pauvre phthisique, pendant que quatre jeunes vierges, aux longs voiles et aux blancs vêtements, à l'expression mêlée de deuil et de candeur, portaient les coins du drap mortuaire. Parents et amis venaient ensuite, et le cortège, ainsi formé, se rendit à l'église dans la plus pieuse attitude, et de là, après l'office funèbre, à l'humble cimetièrre dont la croix de bois et les blancs mausolées se dissimulent par derrière l'église et l'antique sacristie. C'est là que se fit l'inhumation, au milieu d'une assistance chrétiennement recueillie, et je me disais, en contemplant avec une vive satisfaction cette cérémonie si touchante dans sa simplicité, où se révèlent, bien plus entières, la grandeur et la beauté de notre culte : comme cela va bien mieux au cœur que la pompe factice des funérailles dans nos grandes villes !

* *

Cependant, bien longtemps avant d'avoir vu et pensé toutes ces choses, la voiture qui m'amenait m'avait déposé au seuil de la demeure hospitalière où j'étais attendu. Cette maison, qui semble, entre toutes, refléter un air de généreux accueil, ces

figures, encore inconnues, mais déjà sympathiques, cet ami qui court à ma rencontre les bras ouverts, c'est ici, tout me dit que c'est ici ! Mon ami me fait connaître à sa famille dont les délicates attentions m'établissent, d'ores et déjà, dans la plus parfaite intimité : je suis porté à croire que je n'ai fait que changer de demeure, que je suis toujours parmi les miens. Je me vois accueilli comme le frère du fils, comme le plus ami des amis du frère. Instinctivement, je me prends à redire tout bas ces quatre rimes que m'inspirait jadis une circonstance presque analogue et qui, en ce moment, traduisent si bien ma pensée :

Enfin, l'on arrive au but du voyage.
Enfin, nous voilà près d'hôtes charmants,
Et la sympathie est bientôt le gage
D'un plaisir exquis, de bien doux moments.

Oui, comme ils les ont bien remplis, ce plaisir exquis, ces moments si doux, les cinq journées, trop courtes à mon gré, qu'il m'a été donné de passer sous ce toit où me reportent à cette heure, bien souvent, sur les ailes du souvenir, les plus tendres affections !

Que de fois m'est venu cette pensée—et j'en ai béni Dieu—que je n'ai pas été trompé, bien au contraire, dans mon attente, lorsqu'il me tardait tant de faire la connaissance de cette heureuse famille où s'est formé le cœur de mon ami ! Comme je m'applaudirai longtemps, humble étranger qui fut reçu en frère, d'avoir connu et apprécié un chacun de ses membres ! Pour moi, c'est une promenade comme je voudrais, toute ma vie, n'en faire jamais d'autre : aussi, combien courts ils m'ont paru les jours que j'ai pu y consacrer ; comme l'heure du départ qui ne vint, pourtant, que la cent vingtième après celle de l'arrivée, me prit par surprise, dans mon enlacement ! Aussi, le cœur ému, je murmurais, comme en arrivant, les rimes plus haut citées, lorsque je quittais cet asile où j'ai trouvé tant de ce bonheur tranquille, de cette aimable jouissance de famille qui fait mon idéal, ces amables jours échappés de ma plume, dans la même susdite occasion :

Eh quoi ! du départ déjà sonne l'heure ?...
On ne peut, longtemps, jouir ici-bas !
Mais, va, ma pensée avec vous demeure,
Je me souviendrai ! Ne m'oubliez pas !

En la sainte Eglise

Promenade à travers l'Exposition Universelle

Le viaduc du Garabit, laisse bien loin derrière lui les autres ponts construits à notre époque ou élevés dans les temps anciens. Il est une réplique bien frappante et bien concluante à ceux qui naguère prétendaient et voulaient nous faire croire que les ingénieurs modernes sont que des imbéciles et des impuissants à côté de ceux des temps anciens, et qui proclamaient bien haut que toute construction de notre époque n'est qu'une pauvre et chétive copie de ce que nous ont laissé les Grecs et les Romains !

La suite de notre promenade à l'exposition nous montrera combien le génie moderne a fait beau jeu de ces vaines déclamations et combien nous sommes supérieurs et pour l'exécution, et pour le fini de nos œuvres, et pour le génie administratif de nos grandes entreprises, et pour le gigantesque même de nos conceptions et de nos constructions (n'en déplaise aux Romains) à tous les siècles qui nous ont précédés dans la nuit des temps !

Avant de sortir du pavillon Eiffel, jetons un dernier coup d'œil sur le modèle de la coupole métallique construite par lui pour l'observatoire de Nice. Cette énorme coupole en fer a plus de soixante-quinze pieds de diamètre et environ trois cents pieds de tour. Enfin, dernier détail et nouveau prodige de la science moderne, elle pèse plus de deux cent cinquante mille livres... et un enfant peut la faire tourner sur elle-même et sans effort !...

Maintenant que nous avons contemplé les diverses transformations du fer et des métaux entre les mains des hommes et les chefs-d'œuvre qui en